

PERCIVAL EVERETT

# Montée aux enfers

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne-Laure Tissut



actes noirs  
*ACTES SUD*

Extrait de la publication



“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ogden Walker, shérif adjoint d’une petite ville du Nouveau-Mexique, doit retrouver l’assassin d’une vieille femme. Problème : les seules empreintes de pas relevées sur les lieux du crime sont les siennes. Pour ne rien arranger, d’autres affaires surviennent, les meurtres s’accumulent et le FBI s’en mêle. Ogden tente de poursuivre le peu de pistes dont il dispose sur la foi de minces indices pour des raisons qui le sont peut-être plus encore. Des prostituées du quartier chaud de Denver aux hippies défoncés qui zonent dans les montagnes environnantes, Ogden s’enfoncé pour les besoins de l’enquête dans une Amérique plus interlope que jamais...

Avec *Montée aux enfers*, l’un des romanciers les plus protéiformes de la littérature contemporaine s’empare magistralement du genre policier pour mieux enquêter sur le cauchemar américain ordinaire, entre violence aveugle et terrifiante absurdité. Dans un roman énigmatique et fulgurant qu’aurait pu écrire Walter Mosley s’il avait lu Derrida (ou l’inverse), Percival Everett invente le polar suspect.

PERCIVAL EVERETT

*Diplômé de littérature et de philosophie, Percival Everett dirige le département de littérature de la Southern California University. En France, tous ses romans sont publiés par Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

*EFFACEMENT*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 721.

*DÉSERT AMÉRICAIN*, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 794.

*BLESSÉS*, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 927.

*GLYPHE*, Actes Sud, 2008.

*LE SUPPLICE DE L'EAU*, Actes Sud, 2009.

*PAS SIDNEY POITIER*, Actes Sud, 2011.

Titre original :

*Assumption*

Éditeur original :

Graywolf Press, Minneapolis

© Percival Everett, 2011

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01478-0

PERCIVAL EVERETT

# Montée aux enfers

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne-Laure Tissut

*ACTES SUD*



*pour Beth*



La nuit tombait. Les insectes sortaient de leur trou et se traînaient péniblement le long des traces de ruissellement. Ogden Walker plaça le bout du pied sur le chemin d'un gros scarabée et le regarda basculer tête la première. Au cri d'un rouge-gorge, il leva les yeux, vit la touche de rose dans le ciel et bien qu'elle ne fût pas signe de pluie, il choisit de s'installer plus haut pour la nuit, se rappelant le caractère soudain des inondations dans ce désert, et son père qui n'y conduisait jamais dès qu'il y avait plus de deux centimètres d'eau au fond des ornières. Il ressentait déjà la fraîcheur du soir. Il se fit du feu et mangea le sandwich qu'il avait acheté bien plus tôt, près de Las Cruces, puis déroula son sac de couchage. Il contempla la nouvelle lune et les nuages qui menaçaient de la cacher, se demandant depuis combien de temps ça ne lui était pas arrivé de dormir dans le désert. Ce désert-ci était différent de celui que son père et lui avaient connu. Le désert d'altitude était moins austère, moins effrayant, moins impitoyable. Il ne devait sa rudesse qu'au manque d'eau. Il entendait son père lui parler depuis sa tombe, lui dire qu'il n'était qu'un idiot, d'aimer ainsi le désert, idiot d'avoir quitté l'école pour rejoindre l'armée, idiot d'attendre des réponses aux questions qu'il avait la bêtise de poser. Son père l'aurait

traité d'imbécile s'il avait su qu'il travaillait comme shérif adjoint dans ce comté de péquenauds bornés. Sa mère l'attendait La Plata. Elle ne le traiterait pas d'imbécile. Il pensa au désert qui l'entourait, à l'eau et au manque d'eau, à la mort qui surgit quand il y a trop d'eau, aux inondations qui emportent tout sur leur passage, souris, serpents et nids. Se noyer dans le désert, ça c'était une mort, les sinus remplis d'eau sablonneuse, à se regarder les yeux dans les yeux avec les serpents à sonnette emportés dans le courant. Ogden ferma les yeux en remerciant le vent du désert d'en avoir fini.

## UNE RESSEMBLANCE PROBLÉMATIQUE

Ogden Walker porta un doigt, l'index qu'il s'était cassé autrefois et qui en avait conservé une certaine courbure, sur le trou laissé par deux balles dans le vitrage de la porte, un trou bien net, encerclé de fissures en rayons, comme une toile d'araignée. Il sentit l'air glacial passer par ce trou rugueux et suivit du doigt les fissures qui se prolongeaient jusqu'au cadre en bois. Ni Mme Bickers ni ses voisins ne savaient ce qui s'était tenu sous la véranda, homme ou bête, mais ils étaient bien certains qu'il, ou elle, ou ça ne reviendrait plus. Ogden n'en revenait pas que Mme Bickers ait pu tirer deux fois exactement au même endroit. Il en aurait sûrement été incapable. Néanmoins, c'était son boulot de lui confisquer cette arme à feu, et toute autre qu'elle pouvait avoir. Non pas qu'il estimât qu'elle ne devait pas avoir d'arme, une vieille toute seule comme ça, mais quand même, elle avait appuyé sur la détente sans même jeter un coup d'œil à la personne se tenant sous la véranda. Cela aurait pu être le préposé au relevé des compteurs, le facteur, ne sonnait qu'un coup cette fois, ou Ogden lui-même.

“Il faut que je vous parle, madame Bickers, dit Ogden à travers le mince entrebâillement qu'elle lui avait accordé.

— Pas maintenant”, dit-elle, la voix enrouée, peut-être encore tout ensommeillée. Elle resserra son peignoir en tissu éponge sur sa carcasse osseuse. “Vous ne pouvez pas repasser ?

— Non, il faut que je vous parle maintenant. C’est bon ? Ouvrez la porte et laissez entrer un shérif adjoint encore mal réveillé.” Ogden la regarda dans les yeux. “S’il vous plaît, m’dame.” Il avait toujours le sentiment vague que la vieille femme ne l’aimait pas parce qu’il était noir, mais c’était sûrement vrai de la moitié des habitants blancs du comté.

Elle ouvrit la porte et s’écarta. Ogden passa devant elle et pénétra dans le petit vestibule. Il remarqua son visage fatigué dans le miroir fixé au meuble faisant à la fois banquette et portemanteau. Il la regarda fermer la porte et prêta attention à l’impact de balle depuis l’intérieur.

“Vous avez du café, madame Bickers ? J’en meurs d’envie.” Il savait que la vieille ne s’était jamais sentie à l’aise avec lui, mais pensait pouvoir contrôler un peu la tension en faisant ostensiblement comme si de rien n’était.

“J’en ai pas, d’café, dit-elle.

— Alors du thé ? Écoutez, il faut qu’on ait une petite conversation tous les deux. C’est le shérif qui le demande. Alors il faut que je le fasse.

— Passons derrière.” Elle le conduisit à l’arrière de la maison tout en longueur, jusqu’à la cuisine au lino défraîchi, et s’approcha de la table.

Il écarta son holster de sa hanche pour pouvoir s’asseoir.

“Ça a été animé la nuit dernière, dit-il. Vous n’avez rien eu ?” Il regarda la vieille femme remplir un mug

de café, ce café qu'elle avait prétendu ne pas avoir, et le poser devant lui. "Merci bien, m'dame."

Elle s'essuya les deux mains dans son tablier.

Ogden enroula les doigts autour du mug. "Il est fort ce thé", dit-il. Elle s'assit à son tour.

"Allez-y, qu'on en finisse.

— Fameux coup de fusil la nuit dernière, madame Bickers. J'ai jamais pu faire mouche deux fois de suite comme ça.

— Je vois pas l'intérêt d'aller faire deux trous dans une porte en parfait état, dit-elle sans l'ombre d'un sourire.

— Vous devez avoir raison. Ça vous embête si je jette un coup d'œil à votre fusil ?"

Elle fronça les sourcils et se mit à triturer une mèche de ses cheveux gris entre ses doigts. "Il faut que je le voie."

Elle fit oui de la tête, se leva, sortit de la cuisine et traversa le hall d'entrée. Elle ouvrit une porte, se glissa derrière et la referma. Ogden garda les yeux sur la porte, qu'il fixait toujours quand elle revint avec un pistolet de tir de 22, avec un grand canon.

"C'est du sérieux, ça, madame Bickers.

— Et comment." Elle le déposa sur la table, laissant une main s'attarder dessus.

Ogden était étonné qu'elle arrive même à le soulever. Elle semblait avoir eu du mal à l'élever de sa hanche à la table. Il se dit que seule l'adrénaline avait dû lui permettre de pouvoir soulever l'arme et tirer dans le noir.

"Vous allez me le prendre ?" demanda-t-elle. Ogden ne répondit pas à la question.

“C’est vrai que vous n’aviez aucune idée de qui pouvait être sous votre véranda la nuit dernière ?” Elle s’assit en face de lui.

“Oui c’est vrai.

— Vous n’avez vraiment rien vu du tout ? Combien ils étaient ? Un homme ou une femme ? Petit ou grand ? Il portait une veste ? Avait-il une tête ? La fenêtre est plutôt haute, m’dame.

— Je n’ai rien vu. J’ai entendu du bruit et j’ai tiré. Voilà ce qui s’est passé.

— Alors j’ai bien peur de devoir vous prendre votre pistolet.”

Elle soupira, regarda derrière lui par la vitre de la porte du fond.

“On a le droit de se protéger.

— Se protéger est une chose. Tirer sur du bruit la nuit, c’en est une autre. Ça aurait pu être n’importe qui dehors.

— J’ai tiré en hauteur.

— Ça aurait pu être n’importe qui de grand.

— Allez, prenez-le”, dit-elle d’un ton brusque. Ogden regarda le plancher autour de lui, puis s’arrêta sur la litière à l’autre bout de la pièce.

“Où est votre chat ?

— Quelque part dehors. Il n’est pas rentré de la matinée.

— Vous êtes sûre que tout va bien, madame Bickers ?”

Il se sentit soudain mal à l’aise. La façon dont la vieille femme évitait son regard éveillait ses soupçons.

“Si je vais bien ?” Elle le regarda dans les yeux. “J’ai eu un rôle hier au soir, je lui ai tiré dessus, je lui ai fichu la trouille de sa vie et maintenant, vous me privez de mon moyen de défense.

— Imaginez-vous : et si ça avait été moi ?

— Et alors, si ça avait été vous ?” Elle écarta les cheveux de son visage. “D’abord, vous ne seriez pas venu si tard sans raison et vous n’auriez pas cogné comme ça sur la porte.

— Les rôdeurs n’ont pas l’habitude de frapper à la porte.

— J’ai dit cogner, pas frapper.”

Ogden admit la distinction d’un hochement de tête. De nouveau, il chercha le chat, et se rendit soudain compte à quel point il faisait froid dans la maison.

“Allez, prenez-le, dit-elle.

— Je repasserai voir comment ça va de temps en temps”, dit-il. Il ramassa le pistolet. “Il est chaud.” Ogden remarqua qu’il n’y avait pas de chargeur. Il tira sur la glissière : il restait une balle, qu’il ôta.

“J’ai pas besoin de baby-sitter.

— Pardon ?

— J’ai dit que j’ai pas besoin de baby-sitter.

— Très bien.” Il reprit une gorgée de café. “J’aime bien votre café. Et où est le chargeur ?

— Je l’ai enlevé, dit-elle.

— Vous avez d’autres armes ?

— Non, c’est tout ce que j’ai.” Elle toussa.

“Je vais prendre ce pistolet parce que vous l’avez déchargé, dit Ogden, mais j’aimerais quand même bien savoir, à titre personnel, si vous en avez d’autres, au cas où j’aurais une visite tardive un de ces soirs.

— C’est la seule arme dans la maison.

— Très bien. Mais je voudrais quand même voir ce chargeur. On ne me demande pas de récupérer toutes les balles, mais il me faut le chargeur.”

Elle se leva et retourna dans la même pièce. Elle revint et lui tendit le chargeur. Il était plein, il n’y manquait pas une balle. Ogden le glissa dans la poche de sa veste.

“Merci.” Il se leva et de nouveau sentit la fraîcheur de l’air. “Et si je vous apportais un peu de bois. Il fait plutôt frisquet ici.

— Rien ne vous y oblige.

— J’insiste. Peut-être que je verrai votre chat dehors.”

Avant qu’elle ait pu protester de nouveau, il était à la porte. Il sortit, marquant les premières traces de pas dans la neige fraîche. Il avait un mauvais pressentiment, sans arriver à en définir l’objet. Tandis qu’il chargeait ses bras de bûches, il se retourna vers la maison, observa les fenêtres de la cuisine et de la pièce où elle avait été chercher son pistolet. Les stores y étaient baissés. Il supposa qu’il s’agissait de sa chambre à coucher. Mais où était le chat ? Peut-être se conduisait-elle de façon bizarre seulement parce qu’elle était bizarre, parce qu’elle n’aimait pas la couleur de la peau d’Ogden, même si elle n’en avait pas dit mot. Mais il le savait. En tout cas, quelque chose clochait. Un chargeur plein ? Pourquoi avoir remplacé si vite les balles manquantes ? Et la balle qui restait dans la chambre ?

De retour sous la véranda, il ôta la neige de ses bottes en tapant du pied et entra. Mme Bickers le serra de près jusqu’à la pièce de devant, où il déchargea le bois à côté du poêle.

“Vous ne voulez pas que j’ouvre la porte de la chambre pour que la chaleur pénètre ? proposa-t-il en guettant sa réaction.

— Je le ferai, je vous le promets.”

Cette réponse courtoise sonnait curieusement. Ogden aurait plutôt pensé la voir lui sauter à la gorge, lui dire qu’elle avait vécu seule assez longtemps pour savoir s’occuper d’elle-même et qu’elle n’avait pas besoin qu’un benêt d’adjoint vienne lui apprendre à chauffer une maison.

Ogden lui sourit et se dirigea vers la porte d'entrée. "Vous savez, ça ne me coûterait rien de faire un petit tour pour voir si je trouve le chat. Il a filé dès que vous avez ouvert la porte, hein ?

— Il ne va pas tarder."

Ogden sortit de la maison et, comme il atteignait sa voiture, il se retourna pour regarder. Tandis qu'il s'installait au volant, il vit M. Garcia sur le pas de sa porte. Ogden le rejoignit.

"*Buenos dias* de nouveau", dit-il. Du bout de sa botte, il chassa la neige couvrant l'angle des marches et leva les yeux sur Garcia, qui se tenait à présent sous la véranda.

"Tout est rentré dans l'ordre ?" demanda l'homme. Il avait aux lèvres une cigarette non allumée. L'adjoint haussa les épaules.

"Ça m'a l'air d'être ok." Il monta sous la véranda, vint se mettre à côté du petit homme, et tous deux regardèrent, de l'autre côté de la rue, la maison de la vieille dame. "D'après le procès-verbal, vous avez entendu des coups de fusil la nuit dernière. Je sais que vous n'avez vu personne, mais est-ce que vous vous souvenez d'autre chose ? Même avant les coups de feu ?" Garcia souffla dans ses mains et les enfonça dans les poches de son pull épais. "Quel genre ?

— N'importe quoi. Quelqu'un de suspect qui aurait traîné dans le coin ces derniers jours, ou avant d'ailleurs. Des voitures inconnues. Un vaisseau spécial atterrissant dans sa cour ?

— Il y en a eu un il y a deux trois semaines.

— Vous n'aimez pas beaucoup Mme Bickers, hein ? demanda Ogden.

— Et vous ?"

Ogden regarda le ciel gris. “Bon, merci d’avoir accepté de me parler, monsieur Garcia.”

Ogden retourna à sa voiture, y monta cette fois-ci, démarra et partit. Il s’arrêta dès qu’il fut certain qu’on ne pouvait pas le voir depuis la maison de Mme Bickers. Il resta assis derrière le volant pendant quelques minutes, grignotant un paquet de chips qu’il avait acheté la veille au soir, ne sachant que faire, cherchant ce qui pouvait l’intriguer dans cette affaire, si tant est qu’il s’agît bien d’une affaire.

Il regarda le facteur descendre la rue en voiture, s’arrêtant pour déposer le courrier dans les boîtes. Il voyait celle de la vieille femme mais elle ne sortit pas relever son courrier. Dans le coin, les personnes âgées étaient paranoïaques au sujet du courrier, qu’elles ne laissaient jamais traîner dans la boîte : trop de chèques avaient été volés. Ogden avait même vu une fois Mme Bickers attendre le facteur au bord de la route.

Il descendit de voiture et, enjambant une barrière, se fraya un chemin à travers les arrière-cours vers la maison de la vieille femme. Il se faufila à travers les barbelés qui empêchaient un gros veau de sortir de la cour du voisin, et avança près du sol jusqu’à voir la maison de la vieille depuis derrière le tas de bois. Le veau s’approcha du point où il avait franchi la clôture et le fixa en beuglant d’un ton plaintif. Ogden se retourna, fixant la maison. Son cœur battait la chamade à présent, et il se força à respirer plus lentement.

Il aurait fallu être idiot pour espérer traverser la cour à toute allure sans se faire repérer. C’était l’hiver et ces buissons tout dégarnis ne permettaient pas de se dissimuler. Alors, il traversa tranquillement, mais sans traîner. Il était content d’avoir pris le pistolet de la vieille dame. Quand il était retourné chez elle porter le bois,

c'est lui qui avait fermé la porte. Il n'avait pas fermé à clé et peut-être était-ce toujours ouvert. Il se baissa pour passer sous la fenêtre de la chambre et arriva devant la porte. Il saisit la poignée doucement, mais avec fermeté, tourna lentement. C'était ouvert. Il n'entendait rien, rien du tout. Si tout se révélait être parfaitement normal, ce serait coton de s'expliquer. Il pourrait dire la vérité, que le comportement de Mme Bickers lui avait paru bizarre et qu'il avait craint qu'il ne se soit passé quelque chose. Ensuite il mentirait, dirait avoir frappé et qu'en l'absence de réponse, il s'était inquiété davantage. Le fait d'avoir frappé serait le seul mensonge.

Il était dans la cuisine à présent, ses bottes pressant le lino gondolé. Il savait qu'on ne pouvait pas marcher sur ce sol sans faire de bruit, aussi marcha-t-il vite, glissant un peu à cause de la glace sous ses bottes. Il s'arrêta devant la porte fermée de la chambre, jeta un coup d'œil dans le vestibule du côté de la porte d'entrée, et dégrafa l'étui de son revolver. S'il trouvait la vieille en tenue d'Ève derrière la porte, elle n'aurait pas besoin d'arme, il se flinguerait tout seul. Il ouvrit, il n'y avait personne. Il parcourut rapidement le reste de la maison, le salon, la chambre d'amis où la vieille dame avait apparemment regardé la télévision, la salle de bains. Enfin, il alla ouvrir la porte d'entrée. Personne. Les seules empreintes dans la neige étaient les siennes, à l'aller et au retour.

Ogden retourna dans la chambre et l'inspecta, feuilleta les papiers sur la table de nuit, principalement des reçus d'ordonnances. Il appela à la cantonade, s'arrêta à la porte, un peu sonné. Il allait quitter la pièce, mais s'arrêta soudain. Il se baissa pour regarder sous le lit. Le petit chat blanc était là, ressemblant à un chiffon. Ogden le tira de dessous le lit, tout flasque dans la paume de sa main. En le voyant les yeux injectés de sang, sans aucun

signe de vie, Ogden se dit qu'on l'avait étranglé. De nouveau, il cria le nom de la vieille dame.